

J'obligerais les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars ; je les habituerais à réunir les balayures, les débris de végétaux épars, et à les transporter dans le lieu destiné aux composts.

Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de sa culture entière dès que leurs forces le permettraient, et aussi des soins à donner aux bestiaux.

Je les conduirais dans les champs quand je m'y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S'ils ne pouvaient prendre part à mes travaux ils seraient attentifs à mes opérations, que, du reste, je leur expliquerais.

Si, dès qu'ils auraient atteint l'âge de 14 ou 15 ans, je pouvais me passer des bras de mes fils, je solliciterais leur admission dans une ferme école, d'où ils sortiraient, après trois années d'étude, avec des forces physiques plus développées et une instruction agricole plus étendue. Si encore leur présence chez moi n'était pas trop nécessaire, je les enverrais dans une exploitation bien dirigée chez un cultivateur intelligent, où ils continueraient à apprendre de bonnes méthodes et se formeraient au contact de nouvelles personnes. Enfin je tâcherais de les diriger dans le choix d'une épouse.

Dans cette tâche difficile, j'examinerais avant tout l'honorabilité des familles auxquelles je désirerais les voir s'allier, goûts simples, l'état de santé et de degré d'amour du travail des compagnes que je voudrais leur donner.—J. DENARD.

LES HEROS DE REISCHOFFEN.

Des soldats du corps de Mac-Mahon causent entre eux en attendant le moment de reprendre la conversation avec les Prussiens.

Jérôme (zouave).—Eh bien, après? Qu'est-ce que tout ça prouve?

Chambard (zouave).—Non de nom!

Jérôme.—Je suis de ton avis; mais rira bien qui rira le dernier.

Chambard.—Mille tonnerres du diable!

Jérôme.—Je l'espère bien. La belle sera chaude, sois tranquille.

Mardoche (chasseur à pied).—Moi, je suis très contrarié, extrêmement contrarié.

Jérôme.—A cause?

Mardoche.—J'ai perdu ma baïonnette à la dernière charge, et j'ai beau chercher, je ne peux pas me rappeler si je l'ai oubliée dans un canon prussien ou dans le ventre d'un grand rossard de cheval qui s'enfuit à me trépanner.

Jérôme.—Puisqu'elle a fait son trou, ne t'occupe pas du reste.

Mardoche.—On a de l'ordre ou on n'en a pas.

Un Dragon.—Je voudrais bien n'avoir perdu qu'une baïonnette, moi; mais c'est ma pauvre Cocotte que je regrette.

Jérôme.—Pourquoi vous êtes-vous séparés?

Le Dragon.—Pas de notre faute; nous avons été bousculés, l'un portant l'autre, par un peloton de cuirassiers ennemis, et quand je me suis retrouvé sur mes pattes, plus de Cocotte.

Jérôme.—Il faut en faire ton deuil et passer Cocotte aux profits et pertes.

Le Dragon.—Les brigands me le paieront à la première affaire.

Jérôme.—C'est convenu. Les bons comptes font les bons ennemis.

Mardoche.—Y a encore une chose qui me chiffonne.

Jérôme.—T'as cassé l'aiguille de ton chassepot?

Mardoche.—Non... Ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir pas prononcer proprement le nom de notre bataille... de... de...

Le Dragon.—De Rechauffen.

Mardoche.—C'est pas ça.

Jérôme.—Le nom du dragon a de l'œil, je m'en contente.

Chambard.—Vingt-cinq mille tonnerres de Carcassonne!

Jérôme.—Ce n'est pas assez. Ah! mes enfants, quelle tripotée monstre à la première occasion!

Mardoche.—On s'en fera mourir. Je n'ai brûlé que cinquante-sept cartouches à Ré... à Rhin...—il y a du bichoff dans ce scélérat de nom-là. J'ai l'intention de doubler mon feu quand je rouvrirai boutique.

Jérôme.—Tu tiens bien tes livres, toi.

Mardoche.—J'ai fait le compte des balles qui se sont égarées dans mes frusques: deux dans mon képi, quatre dans le pan gauche de ma tunique; une seule dans le droit et onze dans les différentes jambes de mon pantalon.

Jérôme.—T'as manqué ta vocation; t'aurais dû être dans l'indance.

Jérôme.—As pas peur, il se rendra à ses devoirs avant peu.

Le Dragon.—Pauvre Cocotte, doit-elle penser à moi à l'heure qu'il est!

Jérôme.—A la bonne heure! v'la un poulet d'Inde qui aura été pleuré.

Le Dragon.—Si tu savais comme elle était caressante. Au passage, le matin de l'affaire, elle a eu un pressentiment.

Jérôme.—Vrai?

Le Dragon.—Vrai. Elle m'a léché par trois fois la figure.

Jérôme.—Bonne bête!

Le Dragon.—Elle s'mblait me dire: C'est fini, mon pauvre vieux, nous ne nous reverrons plus. (Très ému.) J'ai tâché de la remonter. J'y ai dit: Eh bien, qui? Est-ce que tu vas te désoler pour un coup de torchon maintenant? Tu devrais être enchantée d'avoir du prussien dans ta mangeoire. Qu'est-ce qui m'a fichu des mélancolies comme ça?

Jérôme.—Qu'est-ce qu'elle t'a répondu?

Le Dragon.—Elle a reniflé comme pour me dire qu'elle avait de l'allemand plein le nez et qu'elle s'en f... pas mal.

Chambard.—Sang et tonnerre!

Le Dragon.—Alors je lui ai offert un morceau de biscuit.

Jérôme.—Elle te l'a rendu?

Le Dragon.—Non, elle l'a pris proprement dans ma bouche et elle l'a mangé. Seulement après elle s'est remise à me lécher... Ça m'fendait le cœur.

Mardoche.—J'comprends joliment ça... Quel âge avait-elle?

Le Dragon.—Toute jeune: cinq ans, et jolie comme un cœur!... Et puis si drôle en société. Elle était adorée de l'escadron. N'y avait qu'elle pour faire de bonnes farces. Quand elle était au piquet, j'allais m'asseoir devant avec une douzaine de camarades, et c'était toujours mon bonnet de police qu'elle enlevait avec ses dents. Elle ne se trompait jamais.

Mardoche.—T'aurais pu en faire un cheval savant.

Le Dragon.—Elle apprenait tout ce qu'on voulait. J'y ai

demandé bien souvent quel était le plus beau régiment de dragons, et ça ne ratait pas, elle frappait toujours sept coups.

Mardoche.—A cause de votre numéro?

Le Dragon.—Oui. Ah! je possède dans ma famille des gens à qui elle en aurait fierement remontré.

Jérôme.—Enfin faut se faire une raison.

Le Dragon.—Vous ne connaissez pas ces choses-là, vous, dans l'infanterie.

Jérôme.—Laisse donc! j'ai eu un chat que j'ai perdu à Zaatcha et un perroquet qu'est mort de froid en Crimée. Ça m'a dégoûté des bêtes.—Tiens, qu'est-ce qu'ils ont donc à courir comme ça?

Mardoche.—Ce sont des nôtres qui rejoignent.

Jérôme (riant).—Si ça continue nous serons plus nombreux qu'auparavant.

Chambard (tirant sur sa moustache).—Ah! mille millions de bismarks!

Jérôme.—Ce sera plus long, v'la tout.

Le Dragon.—Ah? que c'est bête! Laissez donc mon bonnet de police tranquille.

Jérôme.—On n'y touche pas à ton couvercle.

(Le dragon se retourne, pâlit et est sur le point de se trouver mal à la vue de Cocotte faisant sauter joyeusement son bonnet de police qu'elle tient délicatement entre ses quenottes.)

Le Dragon.—Co... co... cotte!... Cocotte, ma Cocotte!

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jérôme.—Elle est forte, celle-là!

Le Dragon (se jetant au cou de sa jument).—Ah! ma pauvre fille! ah! ma brave poulette!... Ils n'ont donc pas pu te pincer, les gredins!

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jérôme.—Qu'est-ce qu'elle te répond?

Le Dragon.—Elle m'dit qu'elle en a crevé un à coups de pied.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jérôme.—Et ça?

Le Dragon.—Qu'elle en a mordu deux autres.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Le Dragon.—Et qu'elle a rejoint en passant sur le ventre à trois Bavarois. (Il l'embrasse à plusieurs reprises.) On ne quittera donc plus d'maitre maintenant, petite coureuse?... Baisez-le puisque vous l'aimez... Assez, assez... Ma barbe est trop longue; tu vas user ta langue.

Mardoche.—C'est bête... mais ça m'fait de l'effet de voir des gens s'aimer comme ça.

Jérôme.—Sir et certain que j'en cligne de l'œil.

Le Dragon.—Et elle rapporte son avoine!

Mardoche.—Elle a autant d'ordre que moi celle-là.

Le Dragon.—Attends, ma vicille, on va te mettre ta moustache.

(Cocotte mange comme une personne à qui pareille chose n'est pas arrivée depuis trente-six heures.)

Le Dragon.—Et à boire à c't'heure.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Le Dragon (essayant ses yeux).—Zut! j'y vas de ma voie d'eau.

Jérôme.—T'aurais b... igrement tort de te gêner. Sommes en famille. Pas vrai, Chambard?

Chambard.—Mille millionnasses de noms de noms!!!

FAITS DIVERS.

CONCORDE.—M. Crémieux, ministre de la justice, est logé dans la résidence de l'archevêque de Tours. Une parfaite entente, résultat de l'oubli des différences politiques en face des nécessités de la défense nationale, existe entre ces deux personnages.

COINCIDENCE.—Un fait assez curieux, c'est que le général Ulrich qui commande la garnison de Strasbourg, appartient à une famille originairement prussienne et que le général Von Beyer qui assiege la ville appartient à une famille d'origine française.

LEGS.—Le marquis de Hertford, qui vient de mourir à Paris, a laissé, dit-on, une grande partie de ses biens au Prince Impérial.

D'après un relevé fait aux évêchés de la Bretagne et de la Vendée, 72,500 Bretons et Vendéens, tous engagés volontaires, ont communiqué le 15 août.

Pour ces braves comme pour leur compatriote le général Trochu, la vieille devise: "Pour Dieu et la patrie!" existe toujours.

D'après le *Times*, le roi Guillaume, malgré ses 73 ans, passe en moyenne 16 heures par jour à cheval, dort au bivouac et se nourrit de riz. MM. de Bismark, de Roon et de Moltke qui l'accompagnent font de même.

LIBÉRALITÉ.—Ayant perdu toute espérance de retrouver le *City of Boston*, les directeurs de la ligne Inman ont donné \$1,200 aux veuves des matelots qui sont restées dans l'indigence. Une veuve Keiley, notamment, a reçu £23.

Les propriétaires du *City of Boston* pensent que ce vaisseau s'est perdu dans les glaces, qui l'ont mis en pièces.

TOUCHANT ÉPISODE DE LA BATAILLE DE WERTH. Un sous-officier allemand, du 2^e régiment de Thuringe, avait été chargé d'enterrer les morts, après la glorieuse bataille de Werth. En écrivant à ses parents, à Gross-Rosen, en Silésie, il leur envoyait une petite lettre qu'il avait trouvée dans la main crispée d'un capitaine français mort sur le champ de bataille. Cette petite lettre était ainsi conçue:

Mon cher papa,

Depuis que tu es parti, je ne cesse de penser à toi. Je suis si triste de ne pouvoir te voir et t'embrasser tous les matins; mais j'espère bien que Dieu te conservera la santé et que tu reviendras bientôt embrasser ta fille. Je suis bien sage, afin de dédommager un peu maman de ton absence. Adieu, bien-aimé papa, je t'embrasse bien tendrement. Ta fille qui t'aime,

MARGUERITE.

Nous nous empressons, dit la *France*, de publier ce touchant épisode, que nous trouvons dans un fragment de journal allemand qui nous arrive par la poste.

La pauvre petite Marguerite et sa mère verront que la dernière pensée du glorieux mourant a été pour elle.

Le rapport final sur la capitulation de Sedan est celui-ci: Prisonniers, 39 généraux, 320 officiers d'état-major, 2,095 officiers de ligne, outre 500 mis en liberté sur parole. 84,433

soldats ont capitulé et ont été envoyés en Allemagne; 28,000 avaient été faits prisonniers durant la bataille; 5,000 s'étaient échappés en Belgique; 20,000 avaient été tués ou blessés, total, 137,000.

Paul de Cassagnac et Mitchel sont prisonniers à Breslau.

MAUVAIS REVE.—Pendant la nuit de lundi, un Bavarois, nommé Valentine Rickel, garde de nuit de la fabrique de savon Babbit, dans Washington street, a tué d'un coup de pistolet sans la moindre provocation, un jeune homme, Christopher Higgins, qui est tombé raide mort.

Interrogé samedi sur les motifs de ce meurtre, Rickel a dit qu'il ne savait pas exactement ce qui était arrivé, mais qu'il devait être arrivé quelque chose, attendu qu'il avait revu qu'il était un soldat prussien et que les français le poursuivaient; alors il a instinctivement tiré un coup de pistolet.

Nous ne savons quel accueil le jury fera à ce moyen de défense qui, pour être extraordinaire, n'est pas absolument invraisemblable.—*Courrier des Etats-Unis*.

PARI.—On lit dans le *Courrier* de San Francisco:

On peut voir, au coin de Montgomery et Washington, un écriteau portant qu'un habitant de San José offre de parier 200 vaches de prix contre 8,000 dollars, que les Prussiens seront battus et chassés de France d'ici à peu de jours.

Peu de jours nous semble un peu vague. Nous aimerions assez de voir fixer l'époque.

Le même pari a été affiché à San José.

UNE DAME SUIVIE PENDANT DIX ANS PAR LE SPECTRE D'UNE PETITE FILLE.—Un de ces phénomènes qui défient la pénétration de l'homme vient de se produire dans le Comté de Crawford.

Durant les dix dernières années une Dame B. a été constamment suivie par le spectre d'un enfant de cinq ou six ans. Tous les habitants de Crawford ont pu le voir. Cette Dame n'est nullement effrayée de la compagnie de ce petit fantôme; il est vrai qu'en dix ans, on peut s'accoutumer à bien des choses.

Bien souvent on a essayé de saisir ce spectre, mais aussitôt que la main s'avance pour le toucher, il disparaît.

Il n'a laissé Madame B. qu'une seule fois, un peu après la guerre. Un monsieur arrivait de la guerre, accompagné de son épouse et d'un petit enfant. Ils s'étaient retirés dans une chambre de la maison qu'occupait Madame B. Le soir, après avoir allumé une lampe et couché leur enfant, M. et Madame se mirent à faire la conversation. Tout-à-coup, le mari vit une petite fille de cinq ou six ans, qui se dirigeait vers l'escalier. Il se mit à la suivre et à lui crier de monter. Son épouse lui demande ce qu'il a, il lui répond que c'est leur petite fille qui descend l'escalier et qu'il veut la faire remonter pour la mettre au lit. Madame lui replique qu'il se trompe, que la petite est couchée et n'a pas envie de courir les escaliers; ce dont M. se convainquit après être remonté. Les deux époux étaient ébahis. Mais Madame se rappela l'histoire du petit fantôme de Madame B. et la raconta à son mari.

Comme les deux époux étaient parfaitement éveillés et que la lampe était allumée, il n'y a pas le moindre doute qu'il a vu le fantôme; c'est du moins la déposition qu'il veut faire.

Trad: par A. C.

NOYÉ.—Pendant que le vapeur *St. Andrew* était au quai de Rimouski mardi dernier, le commandant Lavoie, de la *Canada-dienne*, mit à bord du vapeur, son chef d'équipage, Séraphin Caron, pour l'envoyer à Québec. Il le laissa sous la surveillance d'une autre personne nommée Caron et frère de Séraphin.

Vis-à-vis le phare de Kamouraska hier matin, vers 5 heures, Séraphin Caron enfonça la fenêtre de sa cabine et sauta dans le fleuve. Le malheureux se noya avant qu'on put lui porter secours. Il fut aussi impossible de retrouver son cadavre.

Caron était affecté d'aliénation mentale temporaire et l'on croit que c'est pendant un de ces moments là qu'il s'est suicidé. Il était immodérément adonné aux spiritueux; c'est la cause première de son suicide.

Il était natif de St. Thomas, comté de Montmagny.—*Événement* du 22.

Mardi matin, 19, la ville de Montréal a été mise en émoi par la nouvelle que M. Pierre Jodoin, riche capitaliste, s'était suicidé. Le défunt était bien connu par son caractère excentrique, d'aucuns disent entaché de folie depuis de longues années. Sa manie était de croire qu'on voulait l'empoisonner pour s'emparer de ses biens. Cette idée le poursuivait sur tout depuis quatre ou cinq jours et il refusait de prendre toute nourriture, dans la crainte qu'on y eût mis du poison. Le cerveau affaibli d'avantage par ce jeûne continue et l'imagination remplie d'images de mort qui se présentaient à lui sous des couleurs aussi effrayantes, il résolut d'en finir avec la vie, dans un violent accès de démence.

La nuit dernière il est monté dans le grenier de sa maison et s'est pendu avec une corde qui servait à faire sécher le linge. On le trouva étendu mort sur le plancher, ce matin. La corde avait été rompue par la pesanteur du corps.

Des *Petites Affiches*:

"Un homme marié, de la réserve, demande un remplaçant." Est-ce comme membre de la réserve ou comme homme marié que le susdit fait appel au dévouement de ses compatriotes?

Décidément, ces Anglais sont toujours les gens pratiques par excellence. Le ministre de la guerre vient d'adresser aux soldats anglais la recommandation d'avoir à faire leur testament et à le porter sur eux quand ils feront campagne.

L'insouciance du danger est une vertu militaire innée chez nos braves soldats.

C'est à Minden, en Prusse, que sous le feu des batteries ennemies le commandant des grenadiers, M. de Saint Peru, passant devant ses hommes au petit pas de son cheval et sa tabatière à la main, leur disait tranquillement:

—Qu'est-ce que c'est? Du canon? Eh bien, ça tue, ça tue, voilà tout!

A Bantz-n (en Prusse? Toujours!) un boulet vient enlever le colback d'un de nos artilleurs.

—Hé là-bas, attention! s'écrie gaiement le soldat; vous pourriez blesser quelqu'un!